

Sortir ou pas du cléricisme, un enjeu vital pour l'Eglise ...

En préambule, ce rappel : en août 2018, le pape François a mis à l'ordre du jour la question du cléricisme. En amont, les scandales multiples des prêtres pédophiles, celui des abus sur majeurs, le tout s'enracinant dans une culture où le prêtre est compris comme celui qui a des rapports privilégiés avec Dieu. Celui que certains assignent d'abord au sacré, au spirituel, peut parfois glisser du côté de l'abus spirituel ; les baptisés lui font confiance puisqu'il parle de Dieu, pour Dieu, et pour certains, à la place de Dieu... alors le pire comme le meilleur sont possibles.

Voici ce que nos contemporains, catholiques ou pas, constatent : l'Eglise, qui doit annoncer et témoigner de l'Evangile, qui se pose en « experte en humanité », cache des crimes et des conduites hautement répréhensibles. La vérité n'est pas venue d'abord de l'organisation de l'Eglise. Elle a été imposée de l'extérieur, par les victimes, la justice, la société civile toute entière.

Quand l'image de l'Eglise -ou pour être plus précis de l'organisation Eglise, sa pertinence se trouvent à ce point ébranlées¹ et publiquement, par quel biais en sortir ? Cette Lettre au peuple de Dieu, d'août 2018, participe d'une tentative de désenclavement, par un appel du pape à tous les baptisés. Elle s'avère être le prélude à un sommet d'évêques et de cardinaux -à Rome en février 2019- dont le pape dit attendre des propositions concrètes. Il y aura probablement des prises de paroles, parfois très émotionnelles. Mais seuls les actes compteront. La situation est bien trop grave pour en rester à des traitements, mis en œuvres dans un entre soi dont les limites sont désormais manifestes.

Une fois ces disfonctionnements dramatiques admis, vient l'idée de ne plus rien laisser passer, avec la part d'illusion que ce « plus jamais » comporte. Pour cela impossible de faire l'impasse sur un aggiornamento profond. La culture et les pratiques internes à l'organisation Eglise doivent changer. Le premier des empêchements : cet entre soi masculin et cléricisme qui, en tant que tel, contient, comme tout entre soi, une somme de dérives. Quand les dérives sont actives, les discours se crispent, au point de devenir extrêmement dissonants ; plus on pêche et plus on parle du péché... Nos sociétés n'acceptent plus cela.

Logiquement, la question des femmes en Eglise, et de l'écart désormais quasi intenable entre les pratiques sociales et celles de l'Eglise en la matière, se trouve ainsi propulsée avec grande vigueur sur le devant de la scène. Il ne s'agit pas seulement d'une mise en conformité avec l'esprit du temps, mais toujours et d'abord avec l'évangile et la pratique de Jésus. Ce renouveau nécessaire est ardu car, entre les évangiles et notre temps, il y a 20 siècles de culture. De manière positive, ces 20 siècles révèlent une certaine plasticité qui pourrait, si elle est tenue vive, nous conduire vers le meilleur. Si l'on veut avoir une chance de gagner le pari d'une subversion du cléricisme, les femmes doivent être désormais dans toutes les instances décisionnelles de l'Eglise. Si l'on examine les quelques nominations actuelles, il est manifeste que ce sont les tenants du différentialisme qui tiennent la corde. Reste que nommer des femmes n'est ni le début ni la fin du changement indispensable ! D'autres réorientations sont attendues, par l'immense majorité des catholiques occidentaux, et en France, par ceux qui excèdent de très loin les 5 % de pratiquants dits réguliers. Il ne s'agit pas de cesser d'être catholique, mais de retravailler la manière de l'être afin de donner une nouvelle chance à l'évangile... et à l'Eglise.

¹ Nous avons appris hier que le Sénat chilien révoque la nationalité du cardinal Ezzati

Ainsi, tous les baptisés, laïcs et clercs, sont convoqués à un véritable *aggiornamento*. Il commence avec la mise en exergue du statut de baptisé qui pourrait bien être, si l'on ne se limite pas aux seuls problèmes générés par le cléricisme et si la droiture est tenue, une nouvelle ère du catholicisme.

En ouverture, et rapidement, juste quelques points sur les prédicats à partir desquels le magistère s'exprime afin de nous éviter, dans la lecture de cette lettre du pape François, des contresens ou des surinterprétations qui nous empêcheraient d'aller plus avant.

1. D'abord un peu de sémantique et d'histoire

Cléricisme vient de clerc (latin *clericus*, grec *kleros*) : se dit de toute personne qui étudie dans l'état ecclésiastique. En français ancien : celui qui connaît ce que les autres ne connaissent pas ; depuis et par extension : tout homme lettré ou savant (les sciences politiques vont s'emparer, avec succès, de ce terme).

Il s'agit donc d'une hiérarchie fondée sur des savoirs. Gardons cela à l'esprit.

Dans l'histoire, les tenants du « cléricisme » sont ceux qui veulent une intervention de l'Eglise, parfois du clergé, dans les affaires publiques. Wikipédia, proche d'autres sources, définit le cléricisme comme « un positionnement idéologique qui prône la prédominance des idées religieuses et du clergé dans la vie publique et politique. » En contre-point, cette spécificité française : la laïcité.

Nous avons un peu oublié, qu'au XX^e siècle, dans une configuration médiatique qui se métamorphose, pour défendre sa permanence et l'annonce de la Bonne Nouvelle, l'Eglise finit par comprendre qu'il lui faut changer son rapport aux médias pour être entendue et rejoindre le « monde » ; il lui faut donc reconsidérer la place des laïcs que le magistère envisage comme « immergés dans le monde² ». Ce constat conduit Pie XII à déclarer, après la 2^e guerre mondiale, la nécessité impérieuse d'une opinion publique catholique³. Et beaucoup s'en sont réjouis, mais sans saisir que Pie XII pense à des laïcs catholiques (plutôt des hommes !), formés par les enseignements du magistère et qui vont porter publiquement, là où ils sont, l'opinion du magistère de l'Eglise. Donc, pas de méprise : il ne s'agit ni d'une parole hors cadre, ni d'importer en Eglise, une démocratie inspirée des institutions civiles. Et cela se passe à une époque où les laïcs ne font pas d'études de théologie.

Maintenant encore, dans certains médias, dans certains cercles de l'Eglise, cette orientation est toujours tenue. François, reprend, un peu, cette petite musique, car elle est familière à une partie de son auditoire et, conscient des limites qu'elle contient, il parle bel et bien de changement culturel. S'il ne précise pas à qui, à quel type de communautés particulières il s'adresse pour y travailler, c'est pour qu'il soit clair que son appel est général, même si certaines conférences épiscopales tiennent cet aspect des choses à distance.

En amont de cette Lettre au Peuple de Dieu, pour donner un peu de chair au « cléricisme » dont il est question, voici ce que François écrivait dans sa *Lettre au cardinal Ouellet* en 2016 et, bien sûr, à vous de faire des liens.

Le pape pointe la réduction du baptême, au profit du sacrement de l'Ordre, comme quasi caractéristique du cléricisme : « *Personne n'a été baptisé prêtre, ni évêque.* » Et, après un excursus descriptif, il écrit : « *Telles sont les situations que le cléricisme ne peut voir, car il est plus préoccupé par le fait de dominer les espaces que de générer des processus. Nous devons par conséquent*

² Cela dit en contrepoint l'idée que clercs et religieux se font d'eux-mêmes : des personnes (voire une « corporation », un corps dans le corps en quelque sorte) « mises à part » par un appel particulier venant d'en haut

³ 4^e congrès de la presse catholique.

reconnaître que le laïc, par sa réalité, par son identité, parce qu'il est immergé dans le cœur de la vie sociale, publique et politique, parce qu'il appartient à des formes culturelles qui se génèrent constamment, a besoin de nouvelles formes d'organisation et de célébration de la foi. Les rythmes actuels sont si différents (je ne dis pas meilleurs ou pires) de ceux que l'on vivait il y a trente ans ! "Cela demande d'imaginer des espaces de prière et de communion avec des caractéristiques innovantes, plus attirantes et significatives pour les populations urbaines." (Evangelii Gaudium 73). » Lettre au cardinal Ouellet, 2016.

Une première remarque, ce sont les changements structurels, liturgiques et pastoraux qui doivent tenir compte de cette relative nouveauté que sont les « formes culturelles qui se génèrent constamment » et les besoins des communautés. Question ouverte : qui doit répondre aux « [...] besoins de nouvelles formes d'organisation et de célébration de la foi », seulement le magistère ou doivent-elles être le fruit d'une étroite collaboration entre baptisés ? Et n'y a-t-il pas d'autres espaces notamment anthropologiques et théologiques dans lesquels ils doivent être traités ?

Maintenant, à partir de quoi, comment et avec qui se ferait cet aggiornamento ?

Quelques petites notions utiles pour comprendre les postures et le cadre

Hiérarchie des sacrements : le baptême est toujours premier. Tous les autres sacrements, qui lui sont conditionnés, ont été institués au fil des nécessités.

Les *Tria munera*, sont des fonctions liées au sacrement de l'ordre (cf. le dt canon): sanctifier (donner les sacrements), enseigner, gouverner. Parmi ces trois catégories, une seule concerne la ritualité, les deux autres sont du côté savoir, avec pour particularité, regardant le gouvernement, qu'il est très largement lié, dans les pratiques de l'Eglise, à l'état clérical.

La notion de subordination dans un ordre hiérarchique et « sacré » est privilégiée. Mais, mettre systématiquement ses trois pôles ensemble, fait que la notion de compétence « objective » n'est pas tenue et les communautés comme l'Eglise en pâtissent. Le risque est une prééminence d'une vision « fantasmagorique » du sacrement de l'ordre : un sacrement qui rendrait son récipiendaire de facto omniscient. Peut-on encore placer l'enseignement et le gouvernement hors champ de la coresponsabilité des baptisés ? Ainsi, si nous suivons la logique des assertions de François, en Eglise la transmission du savoir et le gouvernement, seraient à réexaminer.

Pour mémoire, le prêtre est d'abord du côté de la ritualité, de ce qui ne « bouge pas » ; le rituel ne recouvre complètement ni la transmission du savoir (ni l'interprétation), ni le gouvernement ; la répartition des « pouvoirs » dans le Premier Testament : le Temple, l'interprétation de la loi, la royauté et la figure de Jésus qui n'est ni celle d'un roi, ni celle d'un « liturge », en témoignent.

La hiérarchie des textes du magistère : conciles, encycliques, exhortations, lettres (et le catéchisme – « invention » de Luther, qui depuis la contre-réforme se veut une synthèse de la doctrine, doctrine qui va au-delà « des choses à croire). Attention : les exhortations et les lettres ne revêtent pas un caractère contraignant, ni pour les évêques, ni pour les fidèles. François choisit ici la lettre, et ce n'est pas anodin : chacun peut en prendre connaissance.

Bien sûr, il y a eu **Vatican II** et nous oublions à quel point les combats furent parfois rudes pour le moindre accord, au point de publier des documents aux paragraphes parfois un peu antagonistes pensant ainsi tenir l'unité, signifiée par la publication finale. Mais ce concile est très loin d'avoir porté tous ses fruits, théoriques et pastoraux ; avant même qu'un véritable chemin de

maturation n'ait été esquissé, les réinterprétations dont il est l'objet, pointent la permanence de tensions toujours vives, d'un refus, d'une peur qui perdure.

Pouvoir des évêques⁴ : rappelons que l'évêque est maître en son diocèse. Certes, il dispose de conseils, qu'il convoque ou pas, mais leur avis n'est que consultatif. Idem s'agissant des synodes. Ils sont nommés par Rome et sont donc en lien avec cette instance « instituante ». La conférence des évêques de France n'exerce pas de pouvoir hiérarchique à l'égard de ses membres.

Vocabulaire de la paternité et de la maternité : attention à ces deux mots qui traversent la tradition, les productions magistérielles et les pastorales. Ils induisent l'infantilisation du baptisé, génèrent alors des confusions dangereuses chez les clercs comme chez les laïcs ; parce qu'ils facilitent abus et emprise, ils sont à tenir en lisière, voire à proscrire. Le vocabulaire de la fraternité, comme but, jamais parfaitement atteint, est bien moins fallacieux ; il fleure bon la figure de Jésus Fils, frère des hommes et des femmes.

Regardons maintenant de plus près cette lettre au peuple de Dieu. Son mode de diffusion est à visée large ; son audience excède l'ensemble de l'Eglise catholique.

Son intitulé est tiré, non pas d'un Evangile, mais de la 1^e lettre aux Corinthiens. Dans cette lettre Paul s'adresse à la communauté de Corinthe dans laquelle certains comportements font scandale (ex. : les repas du Seigneur très « arrosés » et peu égalitaires). La lettre de François s'inscrit donc dans cette tradition.

Cette phrase est scindée en deux parties, qui chacune introduit une des deux sections du texte.

Les axes principaux de ce texte.

Dans la lettre de François, des répétitions qui cherchent à établir des constantes ; je pense à tout ce qui a trait à la prière, à la conversion, aux pratiques pénitentielles. Ce sont ces parties que les évêques, peu désireux de changements culturels, ont mis en exergue quand ils ont bien voulu mentionner cette lettre de François.

L'Eglise est posée comme corps, puisqu'il est question de membres souffrants et qui dit corps, dans la suite de Paul, dit ensemble et unité.

Mais dire l'Eglise-corps coupable est tout autre chose : inscrire la faute dans un corps c'est dire qu'il est tout entier dysfonctionnant. Ne serait-ce pas aller un peu vite en besogne ? Gommer les écarts de responsabilité entre les personnes, ne pas tenir compte du poids des conditionnements que fait peser le cléricalisme sur des catholiques, est difficile à soutenir. Le corps ecclésial est constitué de personnes, d'individus ; comment sortir du chaos actuel sans faire de distinctions et surtout sans tenir la justice qui tient la répression de faits commis par X ou Y au mépris d'A ou de B ? Rappelons-le, un des attributs de Dieu, n'est-ce pas la justice ? Dieu est, notamment, amour ET justice. L'amour qui ferait l'impasse de la loi et de la justice serait pure perversion !

Ceci posé, les souffrances des victimes, les actes coupables et les responsabilités ne sont pas éludés et il convient de noter que reconnaître, publiquement, sa propre responsabilité n'est pas si courant dans la bouche d'un pape.

⁴ Cf. "APOSTOLORUM SUCCESSORES" pour en savoir davantage ; accessible en français sur le site du Vatican ☺ !

Voilà pour le passé et le présent. Vient la question des conditions d'un avenir : « [...] impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu. » bien sûr en « syntonie avec l'évangile ». Cette articulation de l'agir à l'évangile est à retenir. Mais, le fondement de ce mouvement de conversion est la mise en exergue du fameux « suis-je le gardien de mon frère », en faveur d'une culture de la protection et de la fraternité, cœur du récit de Genèse. La figure de Jésus frère s'inscrit dans ce donné ; elle est remise au centre et, nous ne le rappellerons jamais assez, Jésus n'est jamais une figure paternelle. Une belle manière de mettre à juste distance les notions de paternité/maternité qui bâtissent une figure du baptisé renvoyé à l'impuissance de *l'infans*, celui qui non seulement ne parle pas, mais pour lequel ou à la place duquel on parle.

Si l'agir des baptisés est bien le moteur des transformations à opérer, il n'y a, dans ce texte, aucune indication d'action concrète pour contrer ce « cléricalisme » et cela au fil des paragraphes. Plutôt que d'y voir une déclaration creuse qui ne chercherait qu'un effet d'annonce, cet accent mis sur l'agir peut aussi sonner comme une ouverture en direction d'une liberté de créer, d'inventer, ici et maintenant.

François fixe un cap ; pour espérer l'atteindre, il parle d'articuler local et global. Laisser la responsabilité de ce nouveau culturel à la seule initiative des évêques, serait porteur d'écarts considérables. Il s'agit donc de tenir vraiment la coresponsabilité et de manière non surplombante, une manière d'ancrer, d'enraciner un nouvel agir. La recommandation de François participerait-elle, *in fine*, d'une manière nouvelle de mettre en œuvre l'ouverture à tous dans l'Eglise catholique ?

D'où l'importance de cet appel au « peuple de Dieu » tout entier, peuple de baptisés adulte et capable de discernement, véritable vigie du présent comme de l'avenir, de cette insistance du pape sur l'aspect « global » de cette conversion. En somme, si les solutions devraient être trouvées sur place et selon les contextes, la somme des initiatives locales pourrait dessiner les grandes lignes d'une réforme. Une sorte de renouvellement, tranquille, de l'organisation pyramidale de l'Eglise par les baptisés réunis.

François pose « que chaque baptisé se sente engagé dans la transformation ecclésiale et sociale » ; elle passe par une « conversion personnelle et communautaire ». Cette conversion de tous serait comme une condition préalable pour aller au monde et travailler à sa transformation. Qui dit transformation dit forcément questionnement, discernement et finalement renouvellement. Ainsi la mise en œuvre d'une culture non cléricale, universelle et actée localement, pourrait être, dès maintenant, voire dans un avenir proche, un des marqueurs de sens de communautés chrétiennes actives et accueillantes. Si l'aspect global et communautaire de cette mise en œuvre est essentiel, nous savons bien que concrètement, et à cause de la diversité des cultures et des sociétés dans l'Eglise universelle, des écarts sont, en tous cas à moyenne échéance, inévitables et pas forcément là où nous pourrions les imaginer.

Maintenant, si ce changement de culture dans les diocèses s'avère n'être que cosmétique, au pire inexistant, quelle issue ? Ce serait d'abord l'aveu d'une profonde indifférence du magistère devant toutes les églises qui se vident à bas bruit des baptisés, au bénéfice -fort peu catholique, du repli, de l'entre-soi, de la mêmeté. Si nos évêques peuvent encore mentionner 60% de baptisés, moins de 5 % d'entre-eux désormais pratiquent et, parmi eux, un certain nombre ne s'intéressent nullement au magistère. Vient alors cette question, d'une actualité cuisante : à qui désormais les évêques de France s'adressent-ils, qui représentent-ils ?

Ne voir que cela, serait oublier toutes les communautés qui fleurissent, ici et là ; elles cherchent des *d'aggiornamento* parce pour elles, l'annonce de la bonne nouvelle ne peut pas être engloutie et disparaître parce que l'on aura préféré maintenir ce qui ne parle plus à grand monde. Le théologien Dominique Collin parle de l'urgence de renouer avec une parole habitée et investie par son émetteur : une parole qui fait corps.

Paule Zellitch

XX

Débats et questions qui ont suivi cet échange.

En guise de boutade et pour lancer le débat de manière un peu humoristique, ayons à l'esprit que de nombreux catholiques ne savent pas qu'ils sont cléricaux, y compris quand ils s'insurgent contre le ... cléricalisme ☺

Maintenant, comment avancer et aussi concrètement que possible, là où nous sommes ? François pousse les catholiques à lutter contre le cléricalisme. En bonne logique, pour aller au-delà d'un simple effet de déclaration, d'une lutte contre le cléricalisme seulement « cosmétique », il revient aux baptisés dans leur ensemble de mettre en place des lieux de réflexion, des communautés actives à restituer aux catholiques toute la liberté dont ils ont besoin pour participer à la diffusion de la Bonne Nouvelle. Oui, il faut parfois secouer la poussière de nos sandales ... pour aller là où l'air est léger et la vie chrétienne fraternelle.

Ainsi, sortir du cléricalisme, demande à chacun d'abandonner l'état de consommateur passif pour celui d'acteur, d'auteur, de cet *aggiornamento*. Jésus, dans les évangiles, est l'allié de ceux qui, aussi infirmes, aussi empêchés soient-ils, cherchent, même de manière ténue, imparfaite, à revenir du côté de la vie avec tout ce que cela comporte de créativité et d'élan vital.

Des catholiques déformatés, qui vivent d'une foi adulte, font passer ce « je ne sais quoi » qui fleure bon l'Évangile : leur parole a cessé d'être creuse ! Les communautés vivantes et ouvertes sur le monde, intergénérationnelles, car là est l'à-venir, sans volonté de puissance, sont l'instance de vérification de la force d'un tel engagement. Alors, où que soient de tels baptisés, ils trouveront, avec d'autres, comment mettre en place les conditions nécessaires à l'annonce qui est toujours libération des personnes. Car qu'est-ce que la lutte contre le cléricalisme, si ce n'est le refus de l'emprise, de l'assujettissement au profit de l'intégration des compétences et des charismes, des hommes comme des femmes ?

Une lecture rapide de cette lettre, peut s'attacher à un premier objectif : la fin de l'omerta dans les pratiques de l'Église, ce qui n'est pas rien ! Mais, en filigrane, des transformations bien plus profondes et qui concernent les théologies, les anthropologies, le droit canon, la transmission de la foi, etc., sont et seront nécessaires. Ne plus penser toute l'organisation de l'Église sur la base de l'ordination, du sexe, de l'état de vie pour que le souffle revienne.

Est-ce l'aurore du temps des catholiques « en travail » d'enfantement ? La longue histoire, à double détente, chrétiens/monde est à reconfigurer, entre tradition et recréation. Ce n'est pas forcément un chemin de roses, mais il vaut vraiment la peine d'être emprunté. L'actualité qui est la nôtre rend cette question brûlante.

- Les effets du cléricalisme : la séparation clercs /laïcs est ancienne. Elle commence aux 2-3^e siècles. Elle ira avec les scissions hommes/femmes, cœur/nef. Peu à voir avec l'Évangile, mais avec la culture !

- Il y a une « révolution » à mener ; elle concerne l'interprétation de la Parole. Loin d'être l'apanage des clercs ou des religieux, elle relève aussi de la responsabilité de chaque baptisé et, c'est en communauté, que ce travail délivre toute sa dynamique. Elle donne à chacun, comme à la

communauté qui travaille, des clés « d'affranchissement », cœur de l'AT comme du NT. C'est ce qu'expérimentent tous ceux qui franchissent ce pas. Alors que le mouvement habituel dans nos milieux est d'attendre sans cesse des réponses –ce qui finit par fermer la réflexion et ouvre un boulevard au cléralisme, l'interprétation permet de vivre sur un mode au début parfois étonnant : celui de la question. Et cela tombe particulièrement bien ! Dans un monde en travail, interpréter permet de penser l'avenir de manière plus fluide, de vivre « à l'aise » avec cette incertitude, de percevoir ce qu'elle contient de dynamique, de créativité et de vie.

- Encourager la liberté d'abord comme sortie de captivité, d'affranchissement à toujours remettre sur le métier (et elles ont nombreuses nos captivités !); une existence construite sur la conscience constante d'être affranchi, installe un rapport salubre au réel et à la responsabilité ; une manière de tenir en lisière les fantasmagories.

- Le jeûne et la prière peuvent contribuer à la transformation, au sens où ensemble, ils peuvent participer d'un recentrement sur l'essentiel ; mais attention à la culpabilité « mal placée » qui brise les ailes. N'oublions pas, que l'AT nous donne des indications très importantes sur le mouvement de la vie : le récit de Genèse ne commence pas par la prière, mais par un souffle qui par la maîtrise devient parole ; cette parole est action et cette action est « ah ! que c'est bien ». Il y a donc une articulation à trouver.

- Place des femmes ? Pas « place de », les femmes ne sont pas des êtres à qui l'on assigne une place ! La question profonde, vitale, est d'éviter « l'entre-soi », la culture du même. Piètre discernement sans cela ! La question fondamentale est celle du vis-à-vis ; elle sourd (cf. Genèse) d'une séparation et dans un même (l'humain), pour générer de la vie : l'humain (et non pas l'homme) et sa femme. Avancer par l'encouragement à une culture de la différence et des interprétations plurielles facilite les adaptations : un discernement pluriel = communautés ouvertes, en renouvellement constant, et donc « naturellement » non sectaires. Ces assignations à résidence nourrissent un imaginaire inversement proportionnel à la présence de femmes en responsabilité ☺ !

- Vocations cléricales. De nombreuses questions et notamment celle-ci, qui touche aussi au processus de discernement vocationnel : qu'est-ce qui fait qu'un homme, souvent encore jeune, demande à entrer dans un corps dont la particularité, selon l'enseignement du magistère, est de détenir un « pouvoir », certes reçu par délégation et à exercer avec l'aide de l'Esprit, mais néanmoins gigantesque : le pouvoir de vie et de mort spirituels sur autrui ? Ce lieu peut-être celui de l'assouvissement de pathologies plus ou moins lourdes. Celui qui cherche à paraître fort est souvent d'une grande faiblesse. Ce sont ces faiblesses non subverties qui sont à discerner, et cela avant tout autre critère vocationnel, au fil du séminaire comme du noviciat ! Il faut pour cela ne pas solliciter des accompagnateurs aveugles et sourds, qui consonnent avec la peur du manque de prêtres ...

- Dans les affaires d'abus : toujours la toute-puissance, un sentiment d'impunité qui va croissant avec l'élévation dans la hiérarchie cléricale. En miroir, les conditionnements auxquels de très nombreux catholiques non seulement sont soumis, mais qu'ils transmettent allégrement, car ils ne voient pas l'écart entre ce qui relève de la foi et ce qui relève de la simple organisation de l'Eglise. Mais l'emprise, les conditionnements, sont parfois si grands, confortés par une culture du refus de la controverse, qu'il faut une belle force de caractère pour s'en dégager ! Ceux qui y parviennent et qui en parlent, nous livrent souvent des récits proches d'une traversée de la mer rouge ...

- Un synode de laïcs ? Plutôt un synode des baptisés. En amont, consolider, donner visibilité à la sensibilité que nous représentons et qui, très mobilisée par l'aide du prochain, est comme invisible, muette. Un synode qui soit vraiment représentatif de l'ensemble du peuple de Dieu. Sinon en quoi cet éventuel Synode serait source d'inspiration ? Une question : qui convoquerait un tel synode ?

Rappelons qu'en l'état, les synodes, dans chaque diocèse, sont convoqués par l'évêque du lieu et qu'à l'échelle de l'Église universelle, cela relève du pape.

- Penser le prêtre comme frère : cela n'est en rien un manque de respect, mais au contraire le signe que nous sommes bien dans la suite de Jésus qui est frère des hommes.

- Revenir à la source, toujours ; mais pas seulement l'Évangile, comme en soi, coupé de ce qui le précède. Pour comprendre, d'où vient, d'où parle Jésus, ce qui se cache derrière les myriades d'allusions qui jalonnent le deuxième testament et en particulier les évangiles, sur lesquelles nous passons allégrement, une connaissance du premier testament, (idéalement dans des traductions au plus proche de l'hébreu) est indispensable. Sinon, comment déployer largement ce qui parfois n'est qu'esquisse dans les évangiles ?

- Une remarque : la pauvre place faite à la Parole dans la lettre au peuple de Dieu

- Quid de l'intitulé de la lettre. Qui est le Peuple de Dieu ? Les baptisés, oui. Et plus large ? le peuple juif n'est-il pas le peuple de Dieu ? Et où sont ces magnifiques alliances passées avec l'humanité toute entière au temps de Noé, avec Agar et d'autres encore ?

- Modalités d'organisation de communautés : constituer des groupes avec élections pour assurer le fonctionnement et la stabilité, s'entendre sur les fondamentaux (le fameux sens !), poser comme ciment l'interprétation plurielle de l'Écriture, penser « le service » concret que l'on apportera à la société (culturel, caritatif, etc.), favoriser la convivialité, ouvrir des fenêtres sur le monde des jeunes, trouver les moyens de vivre l'intergénérationnel. Sinon, comment « faire » vraiment peuple et travailler à une possibilité effective d'avenir ?

- Penser aussi en termes de réseaux à développer : accroître les contacts associatifs, citoyens. S'associer à d'autres etc. Travailler mieux pour travailler moins. Se faire plaisir et faire plaisir ...

- Nous avons l'angoisse de la transmission. Si nous décidons de faire le deuil de cette forme de permanence de soi, cette tension se dénoue ; nous oublions trop souvent que nul n'est propriétaire de ce qu'il transmet et cela au moment même où la transmission a lieu. Du point de vue du récepteur, recevoir cesse alors d'être d'abord une charge, un pensum, mais devient au contraire un nouveau lieu à investir ☺ !

- Et toujours cette tension : accorder nos paroles à nos actes ! Nous mesurons, ces temps-ci, à quel point ces écarts, devenus désormais publics, rendent ardues l'annonce de la bonne nouvelle. Quand la confiance est perdue, que l'organisation de l'Église semble plutôt poser des rustines, il faut qu'ici et là persistent des baptisés dont la parole soit digne de confiance : désormais c'est peut-être cela et seulement cela, témoigner du Christ vivant.